

« Un dimanche à Pékin au pas de Chris Marker. Interview recueillie par Yves Benot »
Les Lettres françaises, n° 647 (1956), p. 5

On m'avait prévenu : Chris Marker est l'homme le plus discret qui se puisse et, naturellement, encore plus quand il s'agit d'un film de lui.

- *Qu'est-ce que je pourrais vous dire ? Il faut que vous voyiez le film, c'est l'essentiel.*

Et je l'ai vu, en effet, et même avec grand plaisir. Mais auparavant, Chris Marker m'en a quand même raconté l'histoire, avec sa concision habituelle.

- *J'ai été en Chine l'année dernière ; sur six semaines, j'en ai passé trois à Pékin, où je m'en allais dans les rues du matin au soir, avec ma caméra d'un côté, mon appareil de photo de l'autre. Mais si, avant de partir, je n'avais pas rencontré Paul Paviot, qui m'a approvisionné en pellicule, il n'y aurait pas eu de film du tout.*

Chris Marker insiste, comme inquiet, pour que je n'oublie pas de mentionner le rôle de Paviot. Ce que je n'aurais eu garde d'oublier, de toute façon.

- *Evidemment, j'aurais voulu montrer bien d'autres aspects de Pékin, aller filmer les usines et les ouvriers ; mais cela aurait exigé des éclairages, et c'était au-dessus de mes possibilités. Alors, j'ai décidé de montrer une journée de Pékin un jour où l'on ne travaille pas – enfin où la plupart des gens ne travaillent pas. Donc, le dimanche.*

Il me dit avec quelle facilité il a pu réaliser son projet, comment, par exemple, l'Opéra de Pékin, auquel il avait demandé quatre acteurs, en a mis cinquante à sa disposition.

- *Le problème, pour moi, c'était de me décider vite, au fil des rues et des scènes, choisir tout de suite ce que j'allais filmer ou photographier.*

Car il a, dans le même temps, tourné *Dimanche à Pékin*, et rassemblé les matériaux pour un album de photos qui doit paraître bientôt.

Avec tout cela, il est revenu en France avec une durée de deux heures de projection dans ses bagages. Il a fallu couper, choisir, pour en faire un court-métrage normal d'une vingtaine de minutes. Comment s'est effectué ce choix ? Il m'explique qu'il a concentré à l'extrême chaque scène, chaque aspect de ce jour de Pékin, mais sans en sacrifier aucun. Il paraît que d'aucuns ont jugé que le film s'en ressentait, était trop court, trop ramassé. Je n'ai pas eu cette impression en le voyant. Cette série de scènes où revivent pour quelques instants la beauté du paysage et des pierres avec cette extraordinaire brume du petit matin tout au début, littéralement inimaginable – et il paraît que, dans la réalité, cette luminosité est encore plus belle – et la beauté profonde des visages, des êtres, d'où émanent bonheur et joie de vivre, peut-être est-elle trop courte. Mais comme n'importe quel documentaire réussi, le souvenir ne s'en efface pas de sitôt, et c'est l'essentiel.

Sans doute n'ai-je pas dit le sentiment d'émerveillement, d'enthousiasme, d'espoir que Chris Marker a gardé de ses impressions de Chine, et qu'il m'a exprimé plusieurs fois.

Dimanche à Pékin connaît dès maintenant un sort plus heureux que *Les Statues meurent aussi* de Resnais, dont Chris Marker avait été le scénariste, toujours interdit, ce qui est non seulement un scandale, mais une prolongation abusive d'un scandale déjà ancien. En tout cas, le prix du court-métrage attribué l'autre semaine à *Dimanche à Pékin*, à l'issue des Journées du Cinéma de Tours, est une récompense méritée et, surtout, qui peut avoir une certaine efficacité. Ce n'est pas négligeable.

Mais voici Chris Marker lancé sur le chapitre des Journées du Cinéma : il a été heureux de trouver, à Tours, un public à la fois nombreux – en dépit des films commerciaux qui passaient dans les autres cinémas de la ville – et attentif, profondément sérieux et intéressé. Cette forme nouvelle de propagande du cinéma – en tant qu'oeuvre d'art et non en tant que marchandise – que sont ces journées dans diverses villes de France, lui paraît une initiative fort importante. Je le crois aussi.

Le lendemain, j'ai vu *Dimanche à Pékin*, dont il faut espérer qu'il sera bientôt accessible au public. Je n'ai pas encore dit que le film est en couleurs, avec un commentaire de son auteur et une musique de Pierre Barbaud.

C'était encore un autre problème que celui de la musique : un musicien français ne pouvait pas, à moins de tomber dans l'exotisme pur et simple, « fabriquer » une musique chinoise. Mais Pierre Barbaud s'est inspiré des disques ramenés par Chris Marker, non pas des enregistrements de la musique chinoise traditionnelle, mais de certaines danses récentes, des sortes de valse que l'on voit dansées par des enfants au jardin d'été dans le film. Et il a composé, à partir de là, une musique dont Chris Marker, meilleur juge ici que nous ne pourrions l'être, est extrêmement satisfait.

J'ai déjà dit la beauté du film et je sens que je vais bientôt, comme le réalisateur, vous dire : mais tout cela importe peu ; ce qu'il faut, c'est que vous le voyiez vous-même. Je voudrais seulement, en guise de conclusion, citer ici la dernière phrase du commentaire : « C'est un dimanche à Pékin. Mais la Chine n'est-elle pas le dimanche de la terre ? »